

I

Bruno

L'avion avait atterri sans incident à Tamanrasset. Le survol du désert m'avait tenu collé au hublot pendant un bon moment. J'étais ébloui par cet océan de sable parsemé çà et là par les taches vertes des oasis, ces îles du désert. Puis le sable avait laissé place aux montagnes du Hoggar. Le spectacle avait été grandiose et j'avais hâte d'y aller voir de plus près.

J'avais décidé de ce voyage après avoir mis un point final à une vie conjugale un peu agitée. La fascination du désert dont j'avais entendu parler, je voulais voir si j'allais y succomber. Après cette guerre de tranchée qu'avait été mon divorce, j'étais libre comme l'air et malgré la petite fortune que cela m'avait coûté, j'étais encore en deçà de ce que j'étais prêt à payer pour me sortir de cet enfer. J'avais donc pris mon mois de congé, réuni le peu d'économies que j'avais pu sauver du naufrage, et m'étais offert un billet d'avion Marseille-Alger-Tamanrasset bien décidé à jouer les bédouins pour quelque temps ! J'avais pensé que dans le désert, j'avais très peu de chance de me faire mettre le grappin dessus par une femme.

En attendant, j'avais récupéré mon sac, et je faisais le pied de grue devant le petit aéroport attendant un hypothétique bus pour m'emmener en ville. Un employé, que j'avais vraisemblablement réveillé en sursaut, derrière son guichet, m'en avait promis un pour onze heures. Mes compagnons de voyage, une dizaine de passagers, s'étaient engouffrés dans des voitures ou des taxis qui semblaient les attendre, me laissant seul dans un aéroport vide. C'était déjà onze heures et demie et aucun bus à l'horizon. Pas de taxis, non plus.

Je m'étais installé sous l'auvent de l'entrée, assis à même le sol, adossé à mon sac. On m'avait prévenu que dans le Sud saharien, la notion du temps et de l'heure n'avait pas grand chose à voir avec celle de nos civilisations occidentales et ce n'était pas pour me déplaire. Si je n'avais pas jeté ma montre, c'est parce que je pensais qu'elle me resservirait un jour. Pour l'instant, j'étais bien, il ne faisait même pas chaud, du moins pas autant que je le craignais. Il est vrai que Tamanrasset est à mille quatre cents mètres d'altitude et qu'on n'était qu'au mois de mai. Le ciel était

d'un bleu indécent, sans l'ombre d'un nuage, et devant moi c'était déjà le désert. Pas un désert de sable, mais une espèce de plaine caillouteuse : le reg.

Il me venait une petite faim. J'ouvre mon sac pour attraper un paquet de gâteau sec, prévu pour la circonstance. J'avais fait quelques emplettes au Duty free de Marseille : des galettes bretonnes, une bouteille de whisky, une autre de Ricard pour ma consommation personnelle me doutant bien que ces denrées devaient être rares en pays musulman et en plein désert. Une cartouche de Marlboro pour offrir quelques paquets de cigarettes à la population locale, histoire de me ménager quelques amitiés, moi, je m'étais arrêté de fumer le jour où j'avais engagé ma procédure de divorce. Quand on remet en cause son style de vie, il ne faut pas faire les choses à moitié. En tout cas la cartouche de cigarettes s'était volatilisée, les bagagistes ne s'étaient pas gênés. Ce devaient être de bons musulmans puisqu'ils m'avaient laissé les bouteilles d'alcool. Apparemment, il ne manquait rien d'autre.

Je grignotais ma galette bretonne tout en guettant le bout de la piste et l'apparition de plus en plus improbable du bus de onze heures. Il était midi et toujours rien en vu... sauf le désert !

Ma faim étant un peu calmée, je retourne au guichet de tout à l'heure voir si le type est toujours là. Il y est ! Faut dire qu'il s'est rendormi et le réveiller à nouveau me pose un cas de conscience. En m'approchant, je tousse comme un poitrinaire pour annoncer ma présence. Du coup, il ouvre un œil, me reconnaît et affiche un sourire des plus engageant. Ça va ! il n'a pas le réveil difficile !

– Excusez-moi de vous déranger encore une fois, dis-je en lui rendant son sourire, mais j'ai l'impression que le bus dont vous m'avez parlé tout à l'heure a beaucoup de retard. Qu'en pensez-vous ?

– Maintenant, il viendra pas. Le chauffeur, il a dû savoir qu'y avait pas de groupe de touristes dans l'avion... Alors il est pas venu !

– Dans ce cas, pourrais-je téléphoner pour avoir un taxi ?

– Il y a qu'un téléphone dans l'aéroport, il est dans le bureau du patron. Il est parti manger, son bureau est fermé à clef. Moi aussi, je vais aller manger maintenant.

En fait, il m'était reconnaissant de l'avoir réveillé, sinon il aurait sauté l'heure du repas.

– Si je comprends bien, il ne reste plus qu'à partir à pied, c'est ça ?

– Ça fait cinq kilomètres à pied, me répond-il. A votre place, j'attendrais un peu... Des fois y a des taxis qui viennent faire un tour l'après-midi. Moi, je finis journée à quatre heures, je peux vous emmener si vous pouvez attendre jusque là...

- Non merci, vous êtes gentil, mais je vais marcher un peu. Cinq kilomètres, ce n'est pas beaucoup. Je ne risque pas de me perdre ?

- Non tant que vous restez sur la route goudronnée... Vous allez avoir chaud, mais c'est comme vous voulez ?

- Merci de votre gentillesse et bon appétit !

Je mets mon sac sur l'épaule et me voilà parti affronter le désert. A peine ai-je parcouru cinq cents mètres que j'aperçois un nuage de poussière qui semble se déplacer dans ma direction. A son approche, je me rends compte qu'il est accompagné du bruit d'un moteur et peu à peu, je distingue un véhicule jaune qui précède le nuage. Quelques instant plus tard, il s'arrête à ma hauteur. C'est un 4X4 Toyota avec un petit panneau sur le toit, au-dessus du pare-brise où il y a écrit "taxi". Au volant, un type coiffé du chèche bleu des touaregs ne laissant dépasser que deux yeux rieurs éminemment sympathiques.

- Le car il est pas venu ? J'en étais sûr ! Tu veux que je t'emmène ou tu préfères bouffer de la poussière ?

- Comment as-tu deviné qu'il y avait un client pour toi ?

Spontanément, j'adopte moi aussi le tutoiement et je m'installe à ses côtés après avoir balancé mon sac sur le siège arrière. Le bonhomme inspire immédiatement la sympathie. Il est d'un abord chaleureux. Par la suite, je me rendrai compte que la plupart des touaregs sont comme ça, naturellement.

- J'ai vu Ahmed, le chauffeur du bus, il était à la terrasse du café *Le Tassili*, bien à l'ombre, il avait l'air d'être là depuis un bon moment alors je suis venu faire un tour avant d'aller manger. Tu vois, j'ai bien fait, je t'évite de la fatigue. Tu vas où ? A l'hôtel ou aux Zéribas ?

- Je n'en sais rien... C'est quoi le mieux ?

- Des hôtels, y en a plusieurs, ils sont chers et pas bien confortables pour un Européen. Les Zéribas, c'est un camping, avec des huttes en palmes. C'est pas confortable non plus, mais c'est pas cher et y a un bon restaurant !

- Va pour les Zéribas, de toute façon, je vais pas rester longtemps en ville, je compte aller me balader un peu dans le désert, si tu peux m'indiquer un guide...

- Des guides, c'est pas ça qui manque à Tam, les agences, y en a plein qui t'emmèneront où tu voudras si tu as de quoi payer. N'oublie pas de marchander les prix. Si tu veux faire des excursions pour la journée, tu peux t'adresser à moi, je m'appelle Hamdaoui ! Tu vas dans n'importe quel café, tu demandes Hamdaoui et ils savent où me trouver, et puis tu me verras souvent en ville. Tam, c'est pas bien grand !

- Hamdaoui... Je m'en souviendrai. Moi c'est Bruno !

Nous traversons la ville à présent, c'est très coloré et bien poussiéreux. La rue principale est bordée de boutiques, de café restaurants et d'agences de tourisme. Beaucoup de touristes, en moto ou en 4X4 bardés de panneaux publicitaires, avec à bord, des types arborant une barbe de trois jours, look aventurier échappé du Paris Dakar.

Tout ça fait un peu frime, pourtant ils ont vraiment dû traverser le désert pour arriver là et les motards surtout devraient m'inspirer un minimum de respect : mille cinq cents kilomètres à vol d'oiseau depuis Alger dont plus des deux tiers à travers le désert, même sur une route goudronnée, ça doit être une sacrée balade pas forcément de tout repos. Ce qui m'énerve au premier abord, c'était leur façon d'en rajouter, comme s'ils allaient passer leur vie dans les sables alors que dans un mois, ils seront derrière leur bureau en costume-cravate à se faire tyranniser par leur chef.

- Bon calme-toi, me dis-je ! Toi aussi t'es venu jouer les aventuriers avant de retourner derrière ton écran d'ordinateur...

Oui bon ! N'empêche qu'ils me mettent de mauvais poil ! En venant dans le désert, je ne m'attendais pas à y trouver toute cette faune. Je venais seulement chercher un face à face avec l'infini et des contacts plus authentiques avec les hommes bleus du désert. Bilan du premier contact : Le désert est plein de touristes, les hommes bleus roulent en 4X4 Toyota et s'ils ne sont pas encore en jeans et tee-shirts Coca-Cola, ça ne saurait tarder !

Allez, je noircis un peu là ! Ce doit être la fatigue du voyage. Le désert, ce n'est pas que Tamanrasset. Attendons l'Assekrem, la piste et les bivouacs dans les dunes.

Hamdaoui me tire de ces pensées moroses en s'arrêtant pile devant l'entrée de ce qui ressemble à un camping. Des palmiers, quelques toiles de tente et des cabanes de palmes séchées : les zéribas. Le réceptionniste s'appelle Idir. Il est tout sourire sous son chèche touareg. Il entame une conversation en arabe avec Hamdaoui au bout de laquelle il me dit : « Salamalekoum ... Tu payes le taxi, puis tu me suis ! »

Cinq minutes plus tard, je pose mon sac dans une de ces huttes. A l'intérieur, un matelas qui a dû connaître des jours meilleurs est posé à même le sol en terre battue. Il y a également un polochon dont l'état de propreté laisse à penser que la moitié de l'Afrique a dormi dessus, mais j'ai beau chercher, je ne trouve ni scorpion, ni tarentule ; j'en suis presque déçu. Je me demande quand même, si je n'ai pas été un peu imprudent de ne pas choisir l'hôtel. Mais l'heure n'est plus aux

regrets, ce serait plutôt celle du casse croûte, il est treize heures passé et ma galette bretonne n'est déjà plus qu'un souvenir.

J'abandonne mon bagage dans le palace et me mets en quête d'un restaurant ou de quelque chose d'approchant. J'en trouve un au fond du camping : tables en bois sous les palmiers, haut-parleurs diffusant la voix de « Sting »... Tant pis pour le folklore ; ça pourrait être pire !